

La Palethnologie Tunisienne dans le cadre et les perspectives de la Préhistoire Nord-Africaine

Rien ne montre mieux dans quel sens s'incline la curiosité universelle que les étalages et les catalogues des libraires. Les ouvrages consacrés aux origines des sociétés humaines, et de l'homme lui-même, se multiplient présentement dans toutes les langues. L'ouverture d'un Cabinet de Palethnologie au Musée Alaoui répond donc aux tendances de l'actualité. Et à d'autres objectifs en même temps. D'aucuns trouveront ce Cabinet bien étroit au regard des longs millénaires que le contenu de ses vitrines résume, et en opposition à la masse de pierres romaines qui peuplent le vieux Palais du Bardo. Les Romains étaient des maçons. Un musée apte à recueillir tous les blocs, les moellons, les dalles qu'ils ont façonnés et incisés, est inconcevable. Leur passage dans la province qui est devenue la terre des beys ne représente cependant qu'un instant ou un incident de l'histoire. Les groupes de chasseurs qui ont animé le Moghreb et qui sont les ancêtres des peuples de la Berbérie y ont erré pendant plusieurs centaines de milliers d'années. Nous leur devons plus qu'une simple mention ou qu'un regard rapide.

L'indifférence qu'ils ont longtemps rencontrée, et qu'ils rencontrent encore, est due pour une part à la rareté ou à la ténuité des traces qu'ils ont laissées, pour une autre part au peu d'intérêt que portent le commerce, comme le mécénat public ou privé, aux objets dits préhistoriques, généralement dépourvus de ces grâces prétendues ou voyantes que réclame l'amateur, et pour une troisième part encore à la difficulté d'interpréter ces objets. La palethnologie ne consiste, en effet, pas seulement à les recueillir, les décrire et les classer, mais surtout à les situer avec le milieu qui les authentifie, c'est-à-dire à rechercher dans les terrains ou dans les sols qui les contiennent les circonstances propres à révéler le climat, les faunes, les flores qui donnent des dates, à rechercher aussi le type d'hommes qui vivait dans le même temps, et beaucoup plus difficilement et rarement, quelles sortes de pensées l'animaient.

Grâce aux tables astronomiques où s'inscrivent les variations de l'éclairage solaire à la surface du globe terrestre, variations que traduisent les oscillations du climat général, les alternatives de phases de refroidissement et de réchauffement, nous pouvons suivre l'histoire des glaciations pléistocènes, de leurs différents stades, des périodes interglaciaires, apprécier leurs durées, ainsi que celles des for-

mations géologiques ou morphologiques contemporaines de ces phases ou de ces stades, et en même temps de toutes les reliques d'origine humaine qui s'y trouvent associées. Le calcul des références d'origine astronomique auxquelles je fais allusion a exigé une somme de travaux considérables, commencés dès 1782 par Lagrange, poursuivis par plusieurs astronomes, achevés entre 1910 et 1930 par M. Milankovitch (1).

Il est remarquable à la fois et rassurant de constater que les chiffres que nous lisons sur les courbes de Milankovitch, et qui résument graphiquement les calculs, se trouvent en parfait accord, en ce qui concerne les durées, le nombre et la succession des avances et des reculs glaciaires, avec les données qu'avait obtenues Penck, le géologue suisse, en se basant uniquement sur la mesure ou l'appréciation de l'épaisseur et de la masse des sédiments glaciaires. Les faits géologiques et la courbe astronomique vont du même pas et suivent le même rythme : deux stades de refroidissement, une phase de réchauffement, deux stades de refroidissement, une longue phase de réchauffement, deux stades de refroidissement, une courte phase de réchauffement, trois stades de refroidissement, et, depuis 20 mille années, un nouvel interglaciaire tempéré où nous vivons.

Les courbes de Milankovitch sont donc devenues un des instruments indispensables de la palethnologie. Elle peut s'y référer avec confiance et tenter désormais de placer chacune des plus vieilles cultures humaines dans une case ou sous une accolade qui sera rattachée à l'une ou l'autre des pointes ou des sinus de la courbe astronomique. Une méthode de ce genre ne donne pas des dates, au sens que l'on attribue à ce mot dans l'histoire, c'est-à-dire des chiffres en mois et en années, mais des repères approximatifs exprimés en millénaires. Cette opération est facilitée en Europe par la bonne connaissance que l'on possède aujourd'hui des terrains glaciaires, périglaciaires, interglaciaires, au contact desquels s'observent et grâce auxquels se classent industries humaines et restes humains concomitants. Les terrains glaciaires manquent en Afrique du Nord. Leurs équivalents n'ont pas toujours des caractères aussi bien définis. Les industries qu'ils contiennent sont cependant comparables à celles d'Euro-

(1) La chronologie astronomique du pléistocène est basée sur une théorie qui explique les fluctuations du climat. Cette théorie rend les perturbations périodiques qui affectent les mouvements de la terre, et dues à l'attraction mutuelle des planètes, responsables des variations de la quantité de chaleur solaire reçue par l'atmosphère terrestre. Parmi ces perturbations, il en est trois d'intérêt spécial à cet égard, celles qui affectent :

- 1°) l'obliquité de l'écliptique ;
- 2°) l'excentricité de l'orbite ;
- 3°) la précession des équinoxes.

Ces perturbations, qui ne sont pas particulières au pléistocène, ne donnent pas la raison — que nous ignorons — de son caractère général relativement froid, mais elles permettent d'expliquer et de situer dans le temps les grandes fluctuations du climat, les alternatives d'avancée et de recul des glaciers, tandis que les premiers groupes d'hommes prenaient possession des terres habitables. Les chiffres et les courbes de Milankovitch expriment les effets combinés des trois perturbations en termes de chaleur irradiée reçue par l'atmosphère.

pe ou d'Asie antérieure. Elles se sont succédées dans le même ordre et, à quelques millénaires près sans doute, sensiblement dans le même temps.



Fig. 1. — Premiers instruments de pierre recueillis à Sidi Zin (Le Kef)

C'est en conformité de ces données que nous accordons à la première industrie (2) humaine rencontrée en Afrique moghrébine une antiquité qui se situe près de 600.000 années avant le temps présent. La découverte et la description de cette industrie sont dues au Pr. C.

(2) Le mot industrie qu'emploie la paléontologie est un terme à la fois très général et très généreux. Il sert à désigner toutes les formes de pierre, d'os ou de bois portant la signature de la main et de l'intention humaines, c'est-à-dire souvent peu de chose. Nous ne connaissons en effet les cultures anciennes que par la périphérie et ignorons en général l'essentiel : les croyances et les habitudes organisées. Les objets d'industrie qui ont résisté le mieux à l'usure des siècles sont de pierre. Ce sont des outils ou des armatures. Les armes mêmes sont des pièces rarissimes. Elles étaient universellement de bois, comme elles le sont parmi les primitifs encore vivants. On n'oublie pas l'image que le Capitaine Cook et ses successeurs ont rendue populaire des indigènes des îles lointaines, aperçus pour la première fois courant nus sur le rivage, leurs lances à la main. Dans celles des femmes, le bâton à fouir et quelquefois le rouleau d'écorce où conserver et transporter le feu. Tous nos ancêtres sans exception se présentaient ainsi.

Arambourg, à qui la paléontologie et la palethnologie du Nord de l'Afrique doivent tant. Au cours des fouilles qu'il a exécutées de 1951 à 1953 dans les gravières lacustres d'Aïn el Hanech, près de St-Arnaud (Département de Constantine), Arambourg a remarqué, puis recueilli plusieurs centaines de sphéroïdes polyédriques, indubitablement intentionnels et donc taillés par l'homme. Ces boules, probablement des pierres de bolas, se placent dans la catégorie des objets que les Anglais désignent du mot de *pebble-industry*, l'industrie la plus fruste et la plus ancienne connue qui se borne à l'aménagement utilitaire des galets. Les boules de St-Arnaud se trouvaient associées à une faune abondante, caractéristique du Villafranchien, où voisinent des formes tertiaires vouées à une extinction rapide, comme le mastodonte et l'hipparion, et les formes nouvelles qui seront désormais sur la scène du monde les acolytes permanents de l'homme : le cheval, le bœuf et l'éléphant. La même faune a été rencontrée en France dans un loess attribuable sans aucun doute possible à la première glaciation dont l'âge est celui que nous venons d'écrire plus haut.

Plus récemment, Arambourg encore, a eu la bonne fortune de découvrir au cours d'une nouvelle fouille dans les sables artésiens de Ternifine, à Palikao, deux mandibules humaines que leurs caractères rapprochent de celles de l'homme de Pékin connu sous le nom de Sinanthrope. Elles sont associées à une industrie taillée par percussion pierre sur pierre, de bifaces et de hachereaux de type chelléen finissant, ou d'acheuléen ancien, ainsi qu'à une faune où dominent l'éléphant atlantique (un crâne complet), l'hippopotame, un phacochère géant, la girafe, le Machairodus, etc... L'ensemble est de 200.000 années plus jeune que les boules de Saint-Arnaud. La découverte du Pr. Arambourg permet pour la première fois de nous faire une idée précise de l'homme, à traits primitifs, qui taillait des pierres chelléennes et qui a été sans doute ensuite l'homme de la culture acheuléenne.

La structure des mâchoires et de leur dentition différant par quelques traits de l'anatomie des mêmes organes chez le Sinanthrope, le Pr. Arambourg a donné à l'homme fossile de Palikao le nom d'*Atlantropus mauritanicus*.

Il y a à peine quelques mois, Laplace-Jauretche, à son tour, a signalé sur le plateau de la Mansourah, à Constantine, un gisement ancien qui se placerait dans le temps entre ceux de Saint-Arnaud et de Ternifine.

Nous ne connaissons pas encore en Tunisie de gisements à industries humaines aussi anciennes. Rien ne s'oppose à ce qu'elles puissent y être rencontrées, lorsque la recherche et l'exploration seront plus poussées. Algérie et Tunisie sont géographiquement et ethniquement solidaires. La frontière qui les sépare est politique et donc artificielle. Elle n'a pu influencer sur les migrations, les évolutions, les révolutions des populations anciennes. Ce qui s'est passé, il y a 500.000, 100.000, 50.000 ans de cela, en un point quelconque de la Berbérie, vaut pour tout le reste du pays, d'autant que les traces que l'événement a laissées ici ou là ne se sont conservées que par miracle, et que nous sommes ainsi autorisés à penser qu'elles ont existé aussi ailleurs et, si nous ne les trouvons pas, qu'elles y ont été détruites.

Ce que nous connaissons, dans cet ordre de faits, à l'heure présente de plus ancien dans la Régence appartient à une culture qui se définit par ses outils. Ceux-ci sont des pièces de pierre taillées sur les deux faces et en forme d'amande, à bords coupants à peu près rectilignes. Les expérimentateurs contemporains les reproduisent par percussion bois sur pierre. Cette culture est connue sous le nom d'Acheuléen. Sa durée a été énorme. Elle a duré 300.000 années. Elle a occupé, tant en Eurafrique que dans l'occident de l'Asie, tout le temps de l'avant-dernier inter-glaciaire, le plus long (190.000 années), de l'avant-dernière glaciation (50.000 années) et du dernier interglaciaire (60.000 années).



Fig. 2. — M. Etienne Dumon repère le niveau archéologique à Sidi Zin

Cette stabilité d'une même culture est un des traits les plus surprenants de l'histoire des hommes au cours du paléolithique ancien. Vivant par petits groupes, leur immobilisme a peut-être été fonction d'une parfaite adaptation à un milieu riche en animaux de chasse qui les nourrissait largement, peut-être aussi fonction de croyances, les propriétés des formes reçues des ancêtres mythiques interdisant l'innovation...

Les types d'amandes à deux faces qui définissent l'Acheuléen moyen n'ont pas duré moins de 200.000 années (sur les 300.000). Les

bifaces tunisiens sont en général de ces formes de l'Acheuléen moyen. Ils se trouvent en grand nombre dans les conglomérats et les cailloutis du piedmont des reliefs de la région Gafsa-Négrine-Tébesa, au Nord et au Sud des chaînes. Ils ont été recueillis avec la plus grande curiosité par les géologues dans les conglomérats plissés de la Colline du Signal de Gafsa et ceux des Ragoubet dont la petite chaîne forme barrage entre la cuvette de Majen Bel Abbès et le bassin subsident de Gafsa. Une telle circonstance permet de croire que les ajustements qui ont provoqué la surrection de ce petit pli datent de la seconde moitié ou de la fin du dernier interglaciaire et qu'ils se placent ainsi entre 140 et 120.000 années avant le temps présent. Les alluvions venues du Nord et qui se sont accumulées à l'amont de ce nouveau barrage renferment, en effet, à leur base, une industrie beaucoup plus jeune. Il s'agit d'une industrie non plus à bifaces mais à pointes unifaces et à racloirs dérivés d'éclats, connue sous le nom de Moustérien, ici déjà très évolué et que nous sommes portés à placer (voir infra) vers 90.000 ans avant le temps présent.

Les facies anciens de ce Moustérien datent de la fin du dernier interglaciaire et du premier stade de la dernière glaciation. Ils sont contemporains des dernières manifestations de l'Acheuléen, d'un Acheuléen finissant (le Micoquien), dont les bifaces lancéolés présentent une pointe longue inscrite dans un angle rectilinéaire aigu. Les deux cultures, l'une à son déclin, l'autre à son aurore vivaient côte à côte. L'apparition de l'industrie d'éclat n'était pas une brusque novation. Pendant les 300.000 ans que Prométhée reste cloué au rocher acheuléen, il ne cesse pas pour autant de concevoir ; au cours de l'avant-dernier interglaciaire, de l'avant-dernière glaciation, on voit naître les premiers essais d'utilisation des éclats qui aboutissent au Moustérien.

Etienne Dumon, en 1942, a signalé près du Kef un gisement très important, où un niveau de Moustérien à hachereaux se trouve intercalé entre deux niveaux micoquiens, gisement par conséquent du début du dernier glaciaire, ce qui lui donne en le rattachant à la courbe de Milankovitch de 130 à 120.000 années avant le temps présent, l'âge de la surrection des Ragoubet à Gafsa. Les industries du Kef sont accompagnées de débris fauniques où l'on rencontre, à côté de grandes antilopes, l'éléphant atlantique, ancêtre lointain de l'éléphant d'Afrique vivant, un cheval zébré, le bœuf primitif, le rhinocéros blanc, en voie d'extinction très rapide dans l'Afrique centrale d'aujourd'hui (3).

Nous savons que les industries moustériennes, en Europe comme en Asie antérieure, sont l'œuvre d'une race d'hommes à caractères très accusés, aux traits grossiers, que plus de 50 squelettes, crânes et débris osseux divers ont fait bien connaître, et qui porte désormais le nom de Néanderthal, nom de la localité où la première calotte crânienne de ce type a été trouvée. Il ne fait pas de doute que le Néan-

(3) Sur le gisement du Kef, cf. E. G. Gobert. Le gisement paléolithique de Sidi Zin, *Karthago*, I, 1950.

derthal a pénétré en Afrique. Ses restes n'ont été jusqu'ici identifiés que dans une des grottes d'Hercule, près du Cap Spartel et dans les grès de Rabat. En Algérie, comme en Tunisie, nous le recherchons encore. Son Moustérien est là pour affirmer qu'il y a vécu.

Il a déjà été remarqué que tous les gisements moustériens évolués connus en Tunisie se trouvent au contact direct de vieilles sources. Ce trait est au contraire des mœurs de populations primitives plus récentes, comme les Capsiens (voir infra), qui se tenaient volontiers éloignés ou en retrait des points d'eau. Le besoin d'un contact étroit avec l'eau incite à penser que celle-ci était rare. Les Moustériens de l'oued Akarit, d'El Guettar, de Sidi Mansour (Gafsa), d'Aïn Meterchem, d'Aïn Mrhotta vivaient très probablement dans une Tun-



Fig. 3. — Fouille dans les argiles moustériennes à Oued Akarit

sie aride. Il est donc difficile de les rattacher au premier stade de la dernière glaciation, si la notion aujourd'hui reçue est vraie selon laquelle à chaque avancée glaciaire en Europe correspond en Afrique du Nord une période pluvieuse. Le bon sens nous engage à placer le moustérien évolué de Tunisie dans le premier interstade, aux environs de 90.000 années avant l'heure présente.

Parmi les gisements moustériens qui viennent d'être cités, le plus

remarquable est celui d'El Guettar, à égale distance des éboulis de l'Orbata et des rives du Chott, à huit mètres sous la surface actuelle (4). La fouille a permis de retrouver la cheminée artésienne qui alimentait la source autour de laquelle vivaient les hommes, le bassin de la source et, dans celui-ci, un monument de caractère tout à fait exceptionnel. Il s'agit d'un cône formé de pierres rondes, dont tous les interstices étaient comblés par des esquilles osseuses, des os, des éclats et des outils de silex, les plus belles boules et les plus belles pointes taillées couronnant le sommet. L'ethnographie décrit des appareils à quelque chose près comparables, dans plusieurs parties du monde. Les Grecs anciens en ont construit un grand nombre. Ils les appelaient *hermaion* ou *herma*. Chaque pierre de l'*hermaion* représente ou un hommage, ou un vœu, une prière matérialisée, ou un ex-voto. Il s'agit toujours d'un geste de recours à l'inconnaissable ou l'expression d'une pensée pieuse.

Il ne fait pas de doute que l'*hermaion* d'El Guettar soit un monument de tendance ou d'inspiration religieuse. Il est jusqu'ici le plus ancien témoignage des sentiments de la mystique primitive, et néanderthalienne.

Tous les sphéroïdes qui composent ce précieux tas de pierres ont été numérotés par l'inventeur, le Dr. M. Gruet. Transporté à Tunis, l'*hermaion* a été remonté et mis sous vitre dans le cabinet de paléthnologie du Musée Alaoui, où il plaidera désormais en faveur d'une humanité dont les anthropologistes ont eu longtemps tendance à exagérer la brutalité.

Sous la poussée d'invasions venues de l'Est, le Moustérien, dans l'Occident d'Europe s'éteint rapidement, avec l'homme de Néanderthal lui-même. Ils auront duré en chiffres approximatifs, au Nord de la Méditerranée, près de 70.000 années avant leur submersion par des hommes nouveaux qui n'ont peut-être pas tout détruit mais au moins tout absorbé. Au Sud de la Méditerranée, en Afrique du Nord, il en fut tout autrement. On y voit l'industrie moustérienne évoluer sur place vers des formules qui ne se rencontrent nulle part ailleurs et qui ont dû fleurir jusqu'à la fin des temps froids de la dernière période glaciaire, de l'Océan au Nil, couvrant toute l'étendue du Moghreb et une bonne part du Sahara. La formule industrielle qui traduit cette évolution, et qui se distingue en particulier par la taille de pédoncules aux dépens du bulbe des éclats, a reçu le nom d'Atérien (de Bir el Ater, à 100 km. S. de Tébessa). L'Atérien se trouve partout en Tunisie.

Il semble aujourd'hui extrêmement vraisemblable que les hommes, beaucoup plus voisins de nous que les Néanderthaliens et qui, venus du proche Orient, ont déferlé en vagues successives sur le continent européen entre 80.000 et 25.000 années avant le temps présent, n'ont progressé en Afrique et ne sont parvenus dans le Moghreb

(4) Sur El Guettar, lire : M. Gruet, *Le gisement moustérien d'El Guettar, Karthago, V, 1954.*

qu'avec un retard notable. Leurs premières invasions qui mettent fin à la période atérienne du peuplement nord africain sont mal connues, en vertu d'une loi qui gouverne toutes les sciences du passé. Nous ne connaissons des événements lointains — et souvent des plus proches — que leurs phases maximales. Les lentes préparations, les premiers cheminements ne laissent pas de traces durables et nous échappent.

Nous trouvons dans le Sud tunisien des témoignages abondants des nouveaux venus sous la forme de tertres cendreux qui ne sont autre chose que des tas de refus, réduits à leurs éléments miné-



Fig. 4. — Pétroglyphes capsien à El Mekta

raux. Les coquilles d'escargots tranchent sur le fond sombre de ces tertres, ou cendrières ; les colons du Sud constantinois, se fondant sur ce caractère frappant, les appelaient des escargotières, sans prendre souci du sens très différent que la langue française donnait déjà au même mot. Jacques de Morgan le premier, à la suite d'un séjour à Gafsa en 1907, décrivit ces cendrières et l'industrie de lames qu'on y recueille. Il en fit le Capsien. Le mot est resté, en considération de

sa priorité. L'abondance des cendrières capsienes dans la région de Gafsa en justifie l'usage ((5).

Nous connaissons les hommes capsienes. Ils diffèrent peu, à quelques archaïsmes près, des méditerranéens, donc des Tunisiens d'aujourd'hui. L'identité des symboles qu'ils gravaient sur la pierre (un de leurs pétroglyphes est exposé au Musée Alaoui) et de ceux des Périgordiens de la vallée de la Vézère, montre la parenté des traditions de pensée des deux cultures et sans doute leur unité d'origine, qui se situe obligatoirement à l'Est.

Avec le Capsien, nous entrons dans un ordre d'âges où, à la méthode de la datation par référence aux courbes astronomiques, il est possible de substituer une méthode plus précise, la méthode du carbone 14 (6). Elle consiste à mesurer dans les corps d'origine organique anciens ce qui subsiste de la radio-activité de cet isotope du carbone, la théorie comme l'expérience prouvant que ledit isotope se trouve uniformément réparti dans tous les corps vivants. Dès qu'ils meurent, cessant désormais de renouveler leur carbone et son isotope, l'horloge qui mesurera leur âge commence de tourner. Le carbone 14 se désintègre en 25.000 années. On connaît la loi de cette désintégration qui permet de calculer, en fonction du nombre de particules émises en 24 heures par l'échantillon placé dans un compteur parfaitement isolé des bombardements cosmiques, l'âge de l'échantillon. Le meilleur matériel pour cette recherche sont les charbons.

Des charbons provenant d'un abri du djebel Zimra (c.c. de Gafsa), appartenant au Capsien le plus ancien sont aujourd'hui à l'étude. Nous ne savons pas, à l'heure où nous écrivons, quel sera le verdict du laboratoire. Par contre, les charbons de la plate-forme d'El Mekta, provenant d'un Capsien évolué, plus récent, soumis au dosage du C 14, ont donné 8.400 ans avant le T. P., avec une marge d'incertitude de 400 années. Nous nous trouvons ici dans des temps nettement postérieurs à la fin de la dernière période glaciaire et qui nous rapprochent de la révolution néolithique. Elle surviendra en Orient 1.700 années plus tard (voir infra).

Le peuplement capsien a été très dense et son outillage a évolué sur place vers des formes de plus en plus ténues. Ce peuplement est demeuré étroitement continental. Il n'a jamais approché ni atteint les rivages. D'autres peuplades, dans le même temps, occupaient depuis l'Océan jusqu'aux Syrtes les régions côtières. Ils ont reçu le nom barbare d'Ibéro-Maurusiens. Leurs caractères anthropologiques sont

(5) Principales références sur le Capsien : E. G. Gobert et R. Vautrey, *Le Capsien de l'Abri 402, Notes et Documents*, XII, Direction des Antiquités et Arts, 1950. E. G. Gobert, *El Mekta, station princeps du Capsien, Karthago*, III, 1952.

(6) Sur la théorie et la technique du Carbone 14, on consultera l'exposé du Pr. Libby, son inventeur, dans le numéro de janvier 1954 de l'édit. française d'*Endeavour*; ou bien Charles Martin, *Le Carbone 14, chronomètre naturel*, Atomes, Septembre 1952. Sur les premiers essais de datation de charbons nord-africains, voir : J. Laurence Kulp et collab., *Lamont Natural Radiocarbon measurements*, II, *Science*, Oct. 17, 1952, n° 3016, pp. 409-414.

connus depuis que, dans la grotte d'Áfalou, près Bougie, a été rencontré un ossuaire (fouille Arambourg, années 1928-29-30) où les restes de 52 individus se trouvaient assemblés. Il y avait parmi eux un mélange de types déjà assez marqué, mais celui qui dominait appartient à une race bien connue en France dans la vallée de la Vézère, vers le milieu de la dernière glaciation. Les Guanches des Canaries, quelques groupes du Sud de la France, de l'Afrique du Nord présentent des traits qui les apparentent aussi à cette race, la race de Cro-Magnon.

L'industrie, ou ce que nous appelons ainsi (voir note 2), des Ibéro-maurusiens est faite de petites lamelles d'une longueur moyenne in-



Fig. 5. — Exploitation du niveau ibéro-maurusien dans la berge nord de l'oued Akarit

férieure à cinq centimètres et différemment aménagées. Ce ne sont que des armatures. Il est curieux de constater que toutes les industries post-glaciaires, dans le monde entier, finissent ainsi dans le microlithisme, c'est-à-dire dans l'usage de pièces de pierre de plus en plus menues. Comment cet abandon des gros outils, ou des outils et armatures plus robustes, prépare-t-il à l'adoption de nouvelles manières de vivre, à l'agriculture, à la sédentarisation, à la construction des maisons, aux longs loisirs pour polir la pierre, modeler et cuire la terre, chauffer désormais les potages par dehors au lieu de jeter

comme avant des pierres rougies dans des vases de bois, etc... ? ? Le sens et le secret de cette rapide évolution nous échappent encore. Celle-ci nous mène aux premières approches de la civilisation, ce mot pris dans son sens le plus général.

La civilisation est un fait récent, si nous nommons civilisation, par opposition aux modes de vie primitifs, notre mode de vie présent, reposant essentiellement sur la culture du sol, son ensemencement, et l'élevage des animaux qui se sont pliés à la domestication. Ce système, ou économie néolithique, a permis la pullulation et la dispersion des hommes dans toutes les régions de la terre, à l'image d'une vermine irrépessible, et dans une mesure qui remplit d'effroi les pronostiqueurs. Nous ne pouvons prévoir combien de siècles ce système pourra se maintenir. Nous savons par contre quand et où il a débuté.

Malgré l'anathème jeté par Salomon Reinach contre ce qu'il appelait le *mirage oriental*, il ne fait plus de doute aujourd'hui que l'économie néolithique, l'agriculture et l'élevage qui se sont substitués à l'économie parasitaire de la chasse et de la cueillette, sont bien nés dans le proche Orient et plus précisément dans les vallées mésopotamiennes. Les naturalistes avaient déjà reconnu que les prototypes sauvages des céréales cultivées dans l'Europe néolithique étaient originaires d'Asie, que les moutons d'Occident descendaient tous d'une ou plusieurs souches asiatiques. L'archéologie a confirmé ces observations, et elle a fait plus, elle peut aujourd'hui dater et situer les premières agglomérations agricoles dans la vallée du Tigre, ces agglomérations étant prises comme l'aspect le plus authentique de la révolution qui a marqué le passage de l'économie de chasse à l'économie de production.

Les archéologues R. J. et Linda Braidwood ont mis au jour, sur le site de la Qalat Jarmo, en lisière de la vallée, à l'Est de Kirkuk en Kurdistan, un village composé de maisons d'argile qui représente aujourd'hui le meilleur et le plus ancien témoin des premiers débuts de la révolution agricole. Par l'examen des impressions de céréales dans l'argile, il put être constaté que le blé et l'orge de Jarmo étaient beaucoup plus rapprochés des formes sauvages qu'aucun autre grain cultivé connu. Trois échantillons d'origine organique de Jarmo, soumis à la mesure du carbone 14, ont donné les âges suivants : 4.758 années avant J.-C., avec une marge d'incertitude de 320 années, 4.654 années avant J.-C., avec une marge d'incertitude de 330 années, 4.743 années, avec une marge de 360 années, avant l'ère chrétienne. Seul le dernier tiers des dépôts de Jarmo contenait de la poterie (7).

Les calculs situent donc Jarmo aux alentours de l'an 4.700 avant l'ère chrétienne. Les villages néolithiques du Fayoum en Egypte ont été datés, par les mêmes méthodes aux environs de 4.150. Arkell, au Soudan, près de Khartoum a mis à jour une culture où la poterie est associée à des os de petits moutons ou de chèvres probablement

(7) Robert J. and Linda Braidwood, *The earliest village communities of Southwestern Asia*, *Journal of World History*, 1, pp. 278-310, Unesco 1953.

domestiqués, qui ne remonterait pas, selon les mesures du C 14, à plus de 3.100 et 3.500 ans avant J.-C. soit plus de six siècles après le néolithique du Fayoum. La poterie de ce néolithique soudançais n'est pas sans analogie avec celle du néolithique saharien. Celui-ci ne peut être daté par les procédés de la physique nucléaire. Aucun charbon, aucun ossement dans les sables du désert n'a été conservé, mais sur le fringe de celui-ci existent des abris contenant des cendres, des charbons et des détritiques néolithiques, avec une industrie identique à celle du Sahara. Déjà, les charbons recueillis par le Dr. L. Shaeffer dans l'abri de Jaâcha, à Metlaoui, soumis par le Pr. Kulp, de l'Université de Columbia, au compteur de Geiger, ont donné un âge qui ne dépasse pas 3.000 ans (avec une marge d'incertitude de 150 ans) avant notre ère. La comparaison de ce chiffre avec les chiffres précédents nous montre avec quelle lenteur progressaient les découvertes de l'Orient et se répandaient les nouvelles manières de vivre. Encore n'étaient-elles pas toujours admises dans leur intégralité. Les abris du Sud Tunisien nous livrent bien de la poterie à impressions, des haches de pierre polie, mais tous les ossements recueillis avec celles-ci appartiennent à des animaux sauvages, ceux-mêmes qui vivent encore sur place ou y vivaient très récemment. Il semble, jusqu'à plus ample informé, que l'économie de nos néolithiques était encore, pour une large part au moins, celle des chasseurs.

Cette antiquité de cinq mille années avant l'heure présente serait donc aussi celle de l'optimum climatique qui a permis le peuplement temporaire du Sahara, aujourd'hui retourné au désert.

Les stations néolithiques ou énéolithiques des côtes tunisiennes, à Gabès et Oudréf, à La Chebba, à Korba, à Bizerte ne peuvent être datées, faute de poteries caractéristiques, d'ossements, de charbons. Elles occupent vraisemblablement l'espace encore baillant entre le néolithique du Sahara et les premiers contacts avec les peuples historiques.

Notre besoin de voir et de savoir est incompressible. Il se traduit par la curiosité. La curiosité dite désintéressée, au sein des sociétés récentes, se développe dans la mesure où nos facultés d'observer sont de moins en moins sollicitées, retenues et usées par la quête quotidienne des moyens de survivre. Une curiosité active portée sur le passé est une occasion de salutaires retours sur nous-mêmes ; elle nous incite à donner quelquefois une pensée aux millions d'êtres humains dont les corps et les courages, à la fin défaits, sont mêlés à la poussière que nous foulons.

La révérence envers les ancêtres les plus lointains s'est toujours montrée très vivace parmi les peuples du Moghreb. Elle se traduit sur tout le territoire par la multiplicité des sanctuaires et les chapelles (*mzaïr*) voués au souvenir des meilleurs. Les pierres d'appareil qui entourent ou joignent souvent ces constructions naïves nous apprennent qu'aux temps antéislamiques, sur les mêmes lieux, dans les mêmes intentions, vers les mêmes signes et les mêmes souvenirs les hommes vivants portaient déjà leur ferveur. Ceux qui les avaient précédés n'en usaient pas autrement. De siècle en siècle, les recours aux morts qui sont dans la terre, survivent dans les arbres, veillent

dans les rochers et se fondent parmi les forces mystérieuses de la nature, forme une chaîne sans fin. Il exprime une tendance constitutionnelle à l'homme.

Les recherches de la palethnologie et de l'anthropologie archaïque obéissent à des tendances analogues tandis que les voies de la connaissance passent du plan mythique au plan rationnel. Ces recherches, nées en France, il y a un peu plus d'un siècle, ont donné naissance à nombre d'institutions, en particulier dans les pays dépourvus de grandes ruines et des souvenirs dont l'archéologie traditionnelle a de préférence à connaître. C'est le cas des deux Amériques, de la Chine, de la Russie, de l'Allemagne du Nord, des pays scandinaves, de l'Afrique enfin considérée dans son ensemble.

Ainsi se justifie l'initiative prise après la première guerre mondiale par l'Université d'Alger de la création d'une chaire de préhistoire nord-africaine, occupée aujourd'hui avec une grande autorité par le Professeur Lionel Balout, chaire accompagnée d'un laboratoire et d'un musée.

Le Pr. Balout a organisé et mené au succès le II^e Congrès panafricain de Préhistoire qui s'est tenu à Alger en Septembre et Octobre 1952, et dont les comptes rendus (un volume d'un millier de pages) vont sous peu paraître.

Plus récemment, le Gouvernement Général a provoqué la publication, sous le titre de *Libyca*, d'un recueil périodique consacré aux travaux d'archéologie et de palethnologie nord-africaines. Deux numéros annuels sont consacrés à l'Archéologie classique, deux numéros à la Préhistoire du Moghreb, Maroc et Tunisie compris. Part égale est ici faite légitimement aux temps historiques et aux longs millénaires qui les ont précédés.

Deux mémoires magistraux, aujourd'hui à l'impression, mettront en outre et sous peu à la portée des spécialistes et du public cultivé la somme des connaissances à ce jour acquises dans le domaine de la palethnologie et de l'anthropologie nord-africaines. L'un, dû au Pr. Raymond Vaufrey (8), présente une revue très complète de tous les sites et gisements préhistoriques connus depuis les Syrtes jusqu'à l'Atlantique marocain. Le second, dont l'auteur est le Pr. Lionel Balout, conçu sur un autre plan, mettra l'accent sur les circonstances géologiques, climatologiques, les variations de l'environnement qui ont conditionné l'existence des peuples successifs et des cultures primitives dans l'Afrique moghrébine du passé. Un travail complémentaire, qui doit occuper un numéro complet de *Libyca*, celui de décembre 1954, et dû au même auteur, décrit les hommes fossiles dont les restes ont été exhumés et sont aujourd'hui connus des sols et des formations géologiques de la Berbérie.

La palethnologie (ou la préhistoire, si l'on préfère ce terme équivoque) du Moghreb se trouve donc fondée sur une somme de faits et d'observations qui autorise dès maintenant les synthèses. La Tuni-

(8) Edité dans la série des Mémoires de l'Institut des Hautes Etudes de Tunisie.

sie n'est pas demeurée en retrait, dans la recherche de ces faits, grâce à l'intérêt que leur portent à la fois la Direction de l'Instruction Publique et la Direction des Antiquités et Arts, l'Institut des Hautes Etudes de Tunis et la Mission Archéologique Française en Tunisie. Les ouvrages de Vaufrey et de Balout auraient été incomplets s'ils n'avaient fait la plus large part aux publications tunisiennes précédemment éditées. Mais la série n'est pas close : le très prochain fascicule de *Libyca* apportera une contribution importante consacrée à l'évolution de la morphologie et des peuplements dans la région de Gafsa, *Quaternaria* (Rome) publie des compléments sur la même question, *Karthago V* doit comprendre deux mémoires relatifs au paléolithique moyen dans la Régence, etc...

Le Maroc n'est pas moins actif dans le même domaine. Dans toute l'Afrique du Nord, la recherche des origines suit un cours accéléré qui nous autorise à augurer favorablement de son avenir.

E. G. GOBERT.